



STEPHANE CARDINALE/CORBIS





La rencontre Daniel Auteuil

«Je refuse
d'être
enfermé»



Pour la cinquième fois, l'acteur de «Jean de Florette» passe derrière la caméra. Et cela lui réussit plutôt bien. «Le fil», film à procès, ambiance d'assises, affaire criminelle qui cache un incroyable secret, est à l'affiche depuis mercredi, et le public répond présent.

Pascal Gavillet

De passage en Suisse, Daniel Auteuil est l'invité du FFFH, Festival du film français d'Helvétie, à Bienne. Il a passé trente minutes à Genève. Le temps de nous voir pour parler du «Fil», film à procès plein de surprises.

Mercredi 11 septembre, jour de la sortie de votre film en Suisse et en France, après la séance de 14 heures, réputée déterminante, Jérôme Hilal, le distributeur du «Fil», tweetait ceci: «Daniel Auteuil a plus que réussi son pari [...] et le public répond présent ! 30'388 entrées le premier jour, 36'577 entrées avec les avp!!!» À votre tour, êtes-vous soulagé lorsque vous apprenez que le film a séduit le public?

Oui, car c'est le signe que le désir des gens s'est manifesté. Les faire sortir de chez eux, aujourd'hui, c'est devenu compliqué. Le fait qu'il plaise au public complète l'équation. Je le savais réussi, il a eu une bonne presse, et en plus, le public répond présent. Ce sont les trois choses à réunir.

Votre première réalisation, «La fille du puisatier», remonte à 2011. «Le fil» est la cinquième. Vous êtes en somme venu très tard à la mise en scène. En quoi est-ce que cela correspondait à une nécessité?

Cela m'a pris suite à un coup de fil de Jacqueline Pagnol, veuve de Marcel. Elle m'a dit que j'avais la maturité pour jouer le puisatier. C'est né comme ça. La nécessité était du côté de chez Pagnol. Le film a d'ailleurs eu du succès et de bonnes critiques même si en France, on n'a pas la culture du remake.

Il y a eu ensuite les deux premiers volets de la trilogie de Pagnol, «Marius» et «Fanny». Oui, qui sont d'ailleurs sortis en même temps. Je ne suis pas sûr que cela ait été une bonne idée. L'accueil a été un peu léger et ça m'a fait mal. J'ai eu ensuite une proposition pour adapter une pièce de Florian Zeller. C'est devenu «Amoureux de ma femme». Et pour «Le fil», c'est ma propre fille, Nelly Auteuil, qui a pas mal insisté.

Avec tout ça, vous n'avez jamais terminé le troisième volet de la trilogie de Pagnol, «César»? Même pas commencé. J'avais une certaine lassitude de cet univers. Pourtant, le rapport à la paternité que pose «César» me passionne. Il faudrait peut-être que quelqu'un d'autre le fasse un jour.

Comédies, rôles dramatiques, puis théâtre, et enfin réalisation et chanson, vous avez à peu près tout fait. Peut-on dire que votre carrière est une suite de défis?

Plutôt un refus d'être enfermé. Et je ne suis pas non plus passé sans transition d'un emploi comique à un registre dramatique. Il y a eu des paliers. Je suis passé de la pure comédie au rôle d'Ugolin, dans «Jean de Florette». Puis un peu plus tard à Claude Sautet, dans «Quelques jours avec moi». Ce qu'il y a de fou, c'est que le Sautet, je l'ai d'abord refusé. À ce moment-là, je me réfugiais dans le théâtre de boulevard. Puis j'ai changé d'avis et j'ai rappelé Sautet.

Il n'avait pas trouvé quelqu'un d'autre? Si, mais ça, ce sont les impondérables du cinéma, les mille petites histoires qui arrivent sur les films. Au final, Claude Sautet fait partie des trois Claude



qui m'ont marqué. Claude Zidi, qui m'a ouvert au succès et à la popularité. Claude Berri, pour la reconnaissance du grand public. Et Claude Sautet, avec cette forme de rigueur qu'il m'a apprise.

Quel était le défi que posait «Le fil»?

De donner à voir, recevoir et entendre l'humanité qui peut se côtoyer dans un prétoire. J'ai lu parfois que nous avons profité de la vague des films à procès qui sont sortis depuis deux ans. Ce qui n'a pas de sens. Le film était alors déjà en route, et les autres aussi. Un film ne se fait pas en un mois. Mais le mot défi, là encore, n'est pas approprié. J'ai commencé à formuler le film dans ma tête en assistant à un vrai procès d'assises. J'ai éprouvé ce sentiment qu'il n'existe qu'une seule vérité et que tout le monde la cherche. Je voulais aussi que le film ne soit pas ancré à Paris, je désirais un métrage provincial. Et qu'il ait l'allure d'un thriller, avec l'utilisation du scope.

Les films à procès vous passionnent en particulier?

Non, mais j'en ai vu quelques-uns. Les trois qui m'ont marqué sont «Autopsie d'un meurtre» d'Otto Preminger, «La vérité» de Henri-Georges Clouzot et «Verdict» de Sidney Lumet. J'ai aussi visionné des titres plus récents, comme «Anatomie d'une chute» et «Saint-Omer», qui vont dans une autre direction.

Là, vous dirigez un film tout en apparaissant dans presque tous les plans. Est-ce plus facile pour vous ou au contraire plus compliqué?

Je ne sais pas, car je n'ai jamais fait de films sans jouer dedans. Je pense que je m'ennuierais. Je prépare énormément. Je montre photos et tableaux au chef opérateur. Puis, je lui joue tous les rôles. Quand on tourne, je me préoccupe alors des autres, des comédiens surtout. Le procès, on l'a répété, je l'ai expliqué aux acteurs. Pour me surveiller, il y a mon as-

sistant. S'il me dit que je bafouille, je contrôle et, au besoin, refais la prise.

Le film a-t-il été facile à monter financièrement?

Oui, le casting a été facile à imposer et Hugo Gélinaud m'a fait confiance. Le distributeur y a ensuite cru tout de suite. Dès le départ, il y a eu une évidence. Une fois le film fini, il s'est retrouvé à Cannes.

Hors compétition. Vous auriez préféré la compétition?

Oh non. Pour moi, la vraie compétition, c'était ce mercredi, le jour de la sortie. Cannes, j'y suis allé des dizaines de fois, mais c'est la première en tant que réalisateur. J'avais un enthousiasme de jeune homme.

Bio express

24 janvier 1950 Naissance à Alger de parents chanteurs lyriques. Son arrière-grand-père paternel est un enfant trouvé.

1966 À force de fréquenter les scènes et les théâtres avec ses parents, désormais installés à Avignon, il a envie d'en faire et débute dans une pièce de Tchekhov. Mais ses parents veulent qu'il apprenne un métier et le poussent à suivre des cours de géométrie.

1970-1973 Il fait ses débuts au théâtre national populaire dans «Early Morning», puis joue, en 1972 et 1973, dans la version française de la comédie musicale américaine «Godspell» aux côtés, notamment, d'Armande Altaï, Dave et Michel Elias.

1980 Après plusieurs petits rôles, il décroche un succès populaire avec «Les sous-doués» de Claude Zidi. Sa carrière commence à démarrer, d'abord dans un registre essentiellement comique.

1987 Il obtient le César du meilleur acteur pour «Jean de Florette» et «Manon des Sources» de Claude Berri. Il décrochera par la suite treize autres nominations et remportera énormément de récompenses.



«Dave est mon meilleur ami»

Chanteur depuis cinquante ans On ne le sait pas toujours, mais Daniel Auteuil est également chanteur. Et même auteur-compositeur. Une lubie récente? Pas du tout. Cette fibre était même déjà présente avant qu'il ne devienne acteur. En 1972, le comédien, qui a débuté au TNP (Théâtre National Populaire) sans avoir jamais été admis au Conservatoire national supérieur d'art dramatique, se produit dans la comédie musicale «Godspell» au Théâtre de la Porte Saint-Martin.

À ses côtés, on retrouve entre autres Michel Elias, le regretté Philippe Normand, Armande Altaï, future prof à la Star Ac', Gregory Ken, qui deviendra célèbre en rappant «Chacun fait c'qui lui plaît» dix ans plus tard, et Dave, qui ne va pas tarder à conquérir les hit-parades.

Puis Daniel Auteuil devient l'acteur que l'on sait, mais au cœur des années 80, il se fend encore de deux 45 tours. Loin d'être des succès, ces galettes n'ont en tout cas pas marqué l'histoire des variétés. Depuis

trois ans, l'envie est pourtant revenue. Et s'est concrétisée. «J'ai fait un album en 2021, «Si vous m'aviez connu», et un autre en 2023, «Si tu as peur, n'aie pas peur de l'amour». Ces chansons, ce sont de petites histoires qui m'ont aussi débloqué pour écrire «Le fil». Interpréter les autres ne me suffisait pas.» Ces deux albums, ils ont été réalisés en partie avec l'aide de Gaëtan Roussel, leader de Louise Attaque. D'où le rôle (ingrat mais intéressant) que ce dernier tient dans «Le fil».

«Mais tout cela est héréditaire, rajoute-t-il. Mes parents étaient des artistes lyriques. Ils m'ont donné le goût de la chanson et de la variété. J'aime Serge Reggiani par-dessus tout. Et les variétés me touchent énormément. D'ailleurs, depuis l'époque de «Godspell», je suis resté en contact avec Dave. Cela fait soixante ans qu'on se connaît et c'est mon ami le plus proche.» Lorsque Daniel Auteuil a épousé l'artiste corse Aude Ambrogi en 2006, Dave et Maxime Le Forestier étaient d'ailleurs deux de ses témoins. **PGA**